

pour assurer notre survie et le projet d'un autre navire. Ne serait-il pas temps pour les artistes de retrouver cette faculté de « ruminer », de retourner au silence, aux incertitudes et à la modestie, de faire après avoir tant défait, de ne pas réduire l'œuvre à une idée mais à une pratique spécifique, de s'éloigner des modes pour étreindre d'amour et de haine la peinture. Traces, emprunts, débris, mémoire rongée, temple oublié où des singes cherchent encore la sainteté, la Biennale nous renvoie l'image du monde, écrit de sa calligraphie le bilan incertain des dix dernières années. A voir, pour savoir ce qu'il ne faut plus refaire et pour la nos-

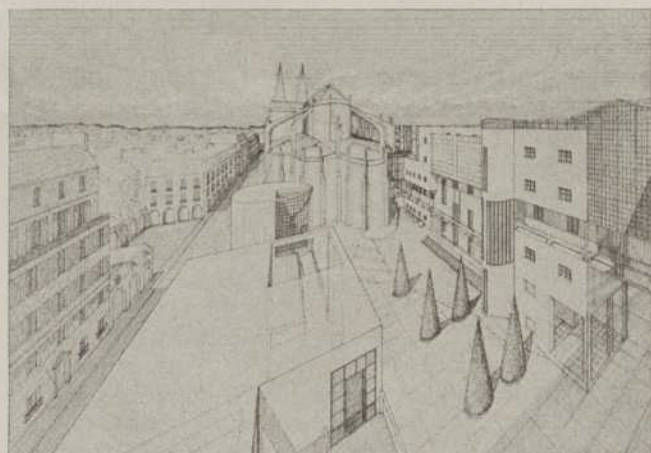
talgie des illusions perdues.

Pour ne pas, dans le général d'une impression, vouloir réduire tous les artistes présents à quelques réflexions qui ne les concernent pas, il faut signaler le peintre Pierre Joly. Elève du mouvement « Support/Surface », il en est devenu le cancre génial. Il s'est aventuré à la recherche des signes, des traces visuelles qui s'échappent, par endroit, du réel et lui donnent son sens. Il s'est voulu architecte : c'est en jouant avec la géométrie et les mathématiques qu'il échafaude sa tour de Babel. Son art, qui se veut théorique et clinique, prend pourtant sa dimension dans la faille du discours, là

où « toute théorie devient métaphysique ».

Pierre Joly est un peintre dont l'authenticité éclate littéralement dès que l'on voit ses œuvres : on y sent percer l'émotion de celui qui a levé une partie du mystère, qui tient un bout de la tunique de l'ange et qui est parvenu à cette union électrique de l'esprit et du corps qui parfois naît de l'art. Artiste des signes éphémères, de l'effacement, il nous montre la lumière fragile des météorites, la seule mémoire restant d'eux dans l'univers, le signe présent de la disparition. Rien que par la présence de Pierre Joly, la Biennale est un lieu à ne pas manquer. ■

les architectes aussi



projet de logements et équipements rue de Grenelle à Paris venant s'accoler sur le chevet d'une église néo-gothique (architectes : Brigitte de Cosmi et Jean-François Brun)

LA BIENNALE cette année, pour la première fois, donne une place à l'architecture, sur le thème de l'urbanité, le savoir-faire la ville, le savoir-vivre la ville. Il ne s'agit plus de faire table rase du passé pour bâtir des sites gigantesques, mais au contraire d'aménager des espaces nouveaux reliés à l'histoire du lieu. L'architecte ne néglige plus l'école de l'ancien, il écoute l'œuvre du passé où l'expérience des siècles, transmise de génération en génération, a donné le sens du bâti, du vivre dans la pierre.

Habiter n'est pas uniquement se loger ; la maison comme le coquillage cristallise la vie ancienne et présente, elle est construite aussi de rêve et traversée par le symbolique, même si elle doit répondre à des exigences techniques et sociales. Après Le Corbusier et les espoirs

insensés d'une ville rationnelle, d'une maison machine, conduite par l'homme nouveau, prêtre de la science et du sur-moi, les architectes aujourd'hui semblent investir l'espace de la ville avec plus de prudence, écoutant davantage l'homme qui doit y vivre, laissant en quelque sorte plus de liberté à la rue, à ce qui se fabrique non pas dans les bureaux d'études mais par la vie des quartiers, l'odeur des cafés-crème et tous les sédiments des gestes quotidiens qui donnent à la ville son feuillage.

L'architecte, trop longtemps, par le seul jeu du béton et de la géométrie, a pensé « faire » la vie sociale comme si la cage donnait le prisonnier en son entier, « oubliant » toute l'épaisseur du passé, du psychologique, du désir. Il n'a fabriqué que des prisons à sommeil, des abris au monde, des temples glacés ouverts aux vents des idéologies totalitaires, où l'homme s'est déshabillé lui-même pour la maison froide des cultes. La Biennale propose une autre vision de la cité, où l'adaptation du moderne s'opère avec toute la précaution de la fragilité d'une ville, où, comme dans la nature, l'équilibre de chaque chose fait la stabilité du tout.

Toutefois, les projets présentés sont trop souvent raisonnables, sages sans la sagesse qui implique l'aventure, un peu dans le sens du vent écologique qui réduit le projet architectural à une sauce de compromis. L'exemple même de l'intégration du nouveau dans l'histoire de la ville est donné par Beaubourg et sa modernité plus que par les aménagements « classiques » des nouvelles résidences qui fleurissent à Paris. Le « classique » ne répond pas à toutes les questions de l'architecture moderne, le Sacré Cœur ou le Trocadéro en sont des exemples précis. L'architecture, comme le langage, doit se nourrir du temps et cristalliser à chaque moment son histoire : faire les empreintes de nos pas.

Meyer Sarfati